



FRIEZE MASTERS, LA FOIRE QUI TÉMOIGNE DU CHANGEMENT DU GOÛT

PAR ROXANA AZIMI

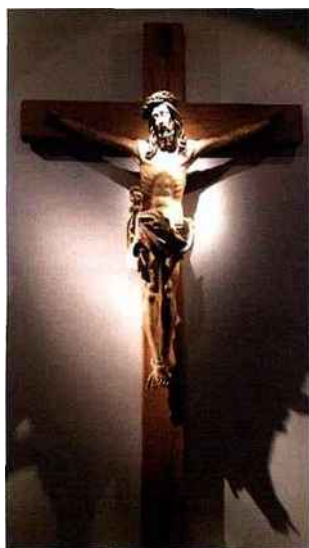
— L'an dernier, la première édition de la foire Frieze Masters, à Londres, avait époustouflé par sa qualité, sa pertinence, son élégance. « *A Frieze Masters, même les plus gros marchands vendent de l'art et pas de la marchandise* », remarque un conseiller français. Cette année, le superlatif est encore de mise à un bémol près. Sans doute y a-t-il trop de petits stands et une vingtaine d'exposants superflus qui donnent un tour un peu serré à l'événement. Malgré tout, la foire londonienne qui a ouvert ses portes hier a trouvé le concept le plus *ad hoc*, celui qui égayera les amateurs : réunir le top du top des marchands d'archéologie, de tapis, d'art ancien, moderne et contemporain. L'ensemble est réjouissant, surtout lorsqu'il ménage de drôles de courts-circuits temporels entre le Christ de la Renaissance autrichien chez Sam Fogg (Londres) et celui, facétieux, de Martin Kippenberger représentant une grenouille crucifiée chez Zwirner (New York, Londres). Les visiteurs ne s'y sont pas trompés, venus plus massivement que l'an dernier. Les galeries aussi se sont bousculées au portillon pour y participer. Séduit par la première cuvée, le Londonien David Juda est venu tenter sa chance avec de très beaux dessins suprématistes de Malevitch et des spécimens constructivistes de Naum Gabo, dont l'un s'est vendu avant le vernissage. « *Le cross-over, c'est ce qui m'excite, insiste-t-il. C'est plus facile d'avoir une vraie perspective quand nous voyons différentes époques rassemblées que quand on ne voit que du contemporain* ». Mais qu'offre donc cette foire par rapport à Maastricht dont le concept est voisin, même si les spécialités y sont sectorisées. « *Maastricht, c'est incroyable, mais ça peut être écrasant. Ici, c'est plus intime. Et puis les gens de notre spécialité, le contemporain classique, ont l'impression d'y être comme la belle famille tenue à distance. Ici, on se sent davantage sur un pied d'égalité* », estime le galeriste de San Francisco Anthony Meier. Les

FOIRE LONDRES

LA FOIRE QUI TÉMOIGNE
DU CHANGEMENT DU GOÛT

marchands d'art contemporain classique y trouvent leur compte. Tout comme ceux de la merveilleuse section Spotlight qui remet au goût du jour des artistes oubliés, comme Anna Oppermann chez Barbara Thumm (Berlin), Kiki Kogelnik chez Johann König (Berlin) ou encore Tomislav Gotovac chez Frank Elbaz (Paris). « Avec la crise, les gens regardent vers les questions des années 1970, peut-être parce que c'était la période des dernières avant-gardes, remarque Barbara Thumm. Beaucoup de choses qu'on tient pour acquises aujourd'hui ont été rendues possibles par les artistes d'hier ».

MAIS QU'EN EST-IL DES EXPOSANTS D'ART ANCIEN QUI, L'AN DERNIER, NE SONT POUR LA PLUPART PAS RENTRÉS DANS LEURS FRAIS. Pour eux, il n'y a pas beaucoup de choix hors de Maastricht, la foire londonienne Masterpiece étant moins dédiée aux amateurs d'art que de luxe et de déco. « Ce qui m'a donné envie d'être là, c'est d'être à Londres, qui est la capitale de la vie économique, déclare Hervé Aaron, présent pour la première fois. Le classique français, ce que nous vendons traditionnellement, est réservé aux collectionneurs ou aux institutions. Pour capturer un plus grand public, il



Christ en croix, Autriche, 1510-1520.
Courtesy Galerie Sam Fogg.
Photo : Roxana Azimi.

faut des choses plus au goût du jour, des pièces du XIX^e siècle, moins poudrées, moins sucrées ». Celui-ci a sorti trois tableaux de Bouguereau qui semblent séduire les amateurs d'art contemporain... Les mêmes qui aiment certains pompiers actuels ? « Les nouveaux collectionneurs qui ont beaucoup de liquidité à mettre sur la table ont entendu que les tableaux anciens sont bon marché, mais ils ne savent pas quoi acheter, remarque le New-yorkais Richard Feigen, qui rêve d'exporter l'idée de Frieze Masters dans sa ville. Le portrait de George Romney que je montre vaut

275 00 dollars. Que trouvez-vous à ce prix dans une vente d'art contemporain ? » Pour souligner la continuité du XVII^e siècle à nos jours, il a mis côte à côte un Peter Saul intitulé *The Rembrandt Duck* et un autoportrait de Philipp Peter Roos. Difficile pourtant pour un novice de trancher, ne serait-ce qu'en termes financiers, car leurs prix sont



Martin Kippenberger, Fred the frog rings the bell, 1990.
Courtesy Galerie David Zwirner. Photo : Roxana Azimi.

voisins, 68 000 dollars pour le premier, 65 000 dollars pour le second !

Quoi qu'il en soit, la mayonnaise de l'ensemble prend pleinement visuellement. Le rythme commercial, lui, est plus poussif, mais légèrement meilleur que l'an passé. « C'est la seule foire qu'on refait sans avoir gagné de l'argent l'an dernier. On se sent presque fier d'être là. Et c'est très prometteur », confie David Fleiss, de la galerie 1900-2000 (Paris), qui a vendu hier six pièces. Si les galeries d'art moderne ou contemporain tirent relativement leur épingle du jeu, à l'instar de [Tornabuoni](#) (Paris) qui, en une heure, a cédé une toile de Fontana, tel est moins le cas de leurs collègues d'art ancien. Leur clientèle habituelle n'était pas très présente lors du vernissage, du moins était-elle en minorité. Et les courroies de transmission peinent encore à se mettre en place. La galerie Jean-Luc Baroni (Londres) a ainsi cédé hier non pas un de ses spécimens anciens, mais une aquarelle de Gerhard Richter déjà montrée en mars au Salon du dessin à Paris. « Je l'aurais vendue trois fois, admet-il. Soyons honnête, on a tous changé de goût. Il y a dix ans, je ne connaissais pas Richter. Et le dessin de Lucian Freud que je montre me donne autant d'émotion que Raphaël ». ■

FRIEZE MASTERS, jusqu'au 20 octobre, Regent's Park, Londres,
www.friezemasters.com